

## Prologue

Jeudi quinze août, jour de l'Assomption.

J'assistais, de ma fenêtre, à la bénédiction de la mer. Les flottilles yportaises et fécamptoises et le canot de sauvetage de la S.N.S.M. étaient de la fête.

Il faisait beau sur Yport ; des milliers de touristes étaient agglutinés le long de la plage et sur la jetée.

Ce jour-là, en admirant le merveilleux spectacle bigarré, j'étais loin de me douter que le lendemain, j'allais rencontrer quelqu'un qui bouleverserait ma vie.



## Chapitre I

J'ai rencontré Viviane, le jour du salon littéraire d'Etretat, le vendredi seize août. Il faisait toujours aussi beau. Plein de monde dans la jolie cité normande.

Normalement, j'aurais dû participer à cette manifestation importante qui rassemble beaucoup d'écrivains ; mon livre sur le créateur d'Arsène Lupin intitulé « La vie de Maurice Leblanc » sortait en librairie. Mais mon éditeur, atteint de procrastination, avait tardé à m'inscrire et l'organisateur du salon avait oublié de m'inviter !

J'étais donc venu de la « cité des Grecs » un peu mécontent, mais la présence du soleil atténuait ma mauvaise humeur. Et puis, j'avais participé aux salons de Cabourg, Caen, Rouen et je venais de signer un contrat de scénariste avec la télé, alors...

Pour éviter les problèmes de stationnement, j'avais garé ma voiture près du monument « Nungesser et Coli » et j'étais descendu tranquillement de la falaise en admirant le paysage : la porte d'Aval, l'Aiguille, un peu plus loin la Manneporte.

Mon éditeur m'attendait devant le casino. Dès qu'il m'aperçut – Robert Malet – me fit de grands signes. Gestes inutiles car je l'avais repéré : tout le monde ne porte pas un costume rouge.

— Ah ! s'écria-t-il en passant sa main sur son crâne ovoïde et dégarni, tu es quand même venu !

Je lui répondis que je venais voir quelques confrères et acheter deux ou trois livres.

— Tu sais Alexandre, je vais essayer de te trouver une petite place. J'ai amené une cinquantaine d'exemplaires de

ton bouquin. Viens avec moi, nous discuterons avec un responsable.

— Laisse tomber !

— Mais je suis certain que ton livre va se vendre.

— Je n'ai pas été invité ! m'écriai-je.

— Tête de mule !

Il me quitta et entra dans le casino, l'endroit où se tenait le salon.

Je restai sur la digue-promenade et me mis à regarder les vacanciers sur la plage. Côté mâle : des adolescents étiques, des trentenaires musclés, des vieillards bedonnants. Côté femelle : quelques jeunettes me plaisaient mais il est certain que le directeur de Play-Boy, n'aurait pas pu trouver beaucoup de modèles pour son magazine. Alors, mes yeux se posèrent de nouveau sur l'Aiguille et la porte d'Aval. Je ne me lasserai jamais de contempler ces beautés de la nature immortalisées par Maurice Leblanc. Brusquement, quelqu'un me tapa sur l'épaule. Je me retournai ; c'était Malet.

— Alexandre ! Je suis désolé. Il hésitait et évitait de me regarder. Cela ne sera pas possible. L'organisateur voudrait bien, mais...

Je lui coupai la parole.

— Je te l'avais dit !

— Je te promets que l'année prochaine...

— L'année prochaine, je serai chez un autre éditeur.

— Tu ferais ça ?

Je haussai les épaules. Malet n'était certainement pas le meilleur des éditeurs du Havre, mais nous étions des amis. C'est lui qui avait accepté d'éditer mon premier livre. Une histoire d'amour, se déroulant à Fécamp, qui se termine mal. Je lui avais confié la réalisation de mon second roman et du troisième. « La vie de Maurice Leblanc » était mon quatrième livre. Je commençais à être connu, non seulement en Normandie, mais dans toute la France. Cette notoriété, je la devais surtout à mon talent de narrateur et

un peu grâce à Malet. Et l'amitié, c'est comme la fidélité ; ça ne doit jamais être détruit.

— Alexandre, viens ! Je vais te présenter André Delange. C'est un jeune auteur qui débute mais qui a du talent.

— C'est un jeune auteur qui débute mais qui a du talent, répétai-je. C'est toi qui l'édites ?

— Oui.

— S'il possédait un peu de talent comme tu dis ; il ne serait certainement pas aux Editions Malet.

Robert s'esclaffa puis murmura :

— S'il te plaît.

Son visage était suppliant. Nous entrâmes dans le Casino. La salle réservée au salon littéraire était bondée. Après quelques bousculades, comme dans le métro parisien aux heures d'affluence, nous arrivâmes devant la table occupée par le jeune auteur talentueux. Endroit plus calme ; les gens s'agglutinaient autour des « signatures » des grandes maisons d'édition. Robert fit les présentations. André Delange devait avoir une trentaine d'années. Ce jeune homme vêtu d'un costume gris, visiblement ne se sentait pas à l'aise dans cette salle bruyante.

— Ah ! c'est vous la nouvelle recrue des Editions Malet, dis-je en serrant la main à cet écrivillon.

— Oui. Vous êtes le grand romancier Alexandre de Boisville !

— Grand... Grand, n'exagérons pas.

Il n'avait quand même pas tout à fait tort.

— Vous avez déjà vendu quelques bouquins ? demandai-je.

— Une petite dizaine.

— Ah ! c'est bien.

— Pourquoi vous ne participez pas à ce salon ?

— Demandez-le à votre éditeur !

Robert baissa la tête et répondit :

— Mea Culpa.

— Ce n'est pas grave, dis-je avec un large sourire. Bon, excusez-moi, je vais voir les collègues.

— On peut se retrouver sur la terrasse, proposa Malet. Je t'offre une mousse.

— D'accord.

— Dans vingt minutes ?

Je dodelinai positivement de la tête. Je fis l'acquisition du dernier ouvrage de mon ami Gilles : une énième « Histoire de la Normandie ». Je n'avais pas vraiment envie de lire son livre, mais je lui faisais plaisir. Je sortis du Casino une demi-heure plus tard.

Le portier que je connaissais bien (j'aime les bandits-manchots), me salua et me demanda :

— Pourquoi vous ne faites pas de dédicaces ?

— J'ai oublié mon stylo ! rétorquai-je peu aimable.

« Bon, je reste dix minutes avec l'autre rigolo et je rentre chez moi », pensais-je en avançant entre les gens attablés à la terrasse du Bistroquet.

Il ne me fut pas difficile d'apercevoir l'homme au costume rouge. Je m'approchai. Une femme était assise près de lui. Par coquetterie, je ne portais pas mes bésicles de myope. Je les utilise rarement. Je ne voyais donc qu'une forme bleue. La couleur de sa robe. Je m'approchai encore et je vis plus nettement cette femme.

Aussitôt, je sentis un frisson me parcourir le corps. Qu'elle était belle ! Quarante ans environs, (comme moi), blonde, cheveux courts légèrement ondulés, un nez camus, des lèvres finement dessinées, des épaules graciles et un décolleté mutin qui permettait d'entrapercevoir la naissance de ses seins. Je ne pouvais pas voir la couleur de ses yeux, car elle les cachait derrière de grandes lunettes de soleil aux verres foncés.

— Je te présente Viviane Delange, dit Robert. L'épouse d'André.

— Enchanté, susurrai-je en m'asseyant.

— C'est moi qui suis contente de faire la connaissance d'Alexandre de Boisville, répondit la jolie blonde en souriant.

Un sourire merveilleux ! Eclatant ! Hollywoodien ! Le sourire qu'une mère donne à son enfant, offre à son mari, présente à son amant. Nous commençâmes à discuter en sirotant des boissons bien fraîches. Robert très volubile (la présence de cette dame ?), faisait de grands gestes. Comme un chef d'orchestre. J'écoutais d'une oreille distraite (la conversation de Malet m'ennuyait) et regardais discrètement – mais très souvent – Madame Delange. Dois-je l'avouer ? J'étais troublé. Est-ce à cause de son sourire ? De ses mimiques ? La beauté de ses mains joliment manucurées ? Le décolleté aguichant ? Je ne peux répondre, mais je ressentais du plaisir. Le plaisir d'être à côté de cette Aphrodite bien en chair. Vous l'avez deviné ; j'aime les femmes. Quand on est un écrivain célèbre comme moi, je vais vous dire. Des pucelles languissantes qui veulent vous rencontrer ; ça ne manque pas. Des femmes lubriques qui désirent vous séduire ; il y a pléthore. Etant célibataire (pourquoi s'encombrer d'une épouse atrabilaire ?) j'ai souvent répondu favorablement à leurs désirs. J'en ai connu des femelles ! Des brunes adipeuses et entreprenantes, des rousses étiques mais efficaces, des blondes mamelues et fatigantes. Des épouses de notaire, des concubines de smicards, des nièces de prolétaires, des cousines de députés etc. La liste est longue et se renouvelle sans cesse. Je ne comprends pas les mâles qui vont « se soulager » auprès des péripatéticiennes. Il y a tant de Marie-couche-toi-là. Des femmes honnêtes, intelligentes, instruites, équilibrées, mais qui n'ont qu'une idée en tête lorsqu'elles rencontrent un homme comme moi : retirer leur culotte et copuler ! La gent féminine est ainsi ; je ne me plains pas.

Alors pourquoi, moi qui aurais dû être blasé, étais-je troublé par Madame Delange ? Son physique ? Oui, certainement, mais il y avait autre chose.

Elle parlait ; je l'écoutais. Sa voix était cristalline et chaque phrase se terminait par un sourire. Et croyez-moi, comparé à celui de cette jolie blonde, le sourire de la Jaconde ne valait pas un clou ! Elle tourna son visage dans ma direction. Je détournai la tête et scrutai les falaises.

— Monsieur de Boisville, murmura-t-elle, j'ai lu votre livre. C'est passionnant.

Nombreux sont les lecteurs qui vous disent la même chose. Le pensait-elle vraiment ?

— Je vous le dis sincèrement.

Lisait-elle dans mes pensées ?

— Merci, dis-je en osant, cette fois, la regarder bien en face.

Elle retira ses lunettes foncées et je vis la couleur de ses yeux. Des yeux céruléens merveilleux ! Jamais je n'avais vu un regard pareil ! Jamais ! La teinte de ses iris ne pouvait être que le chef-d'œuvre d'un artiste béni des Dieux.

Nous nous observâmes un moment sans parler et il se passa, pour moi, une chose étrange : Je n'entendais plus rien ! Le bruit de la ville avait disparu ! Etais-je devenu sourd ? Les yeux azurés me quittèrent ; le bruit recommença. Madame Delange avait-elle connu cette bizarrerie ?

— Bon, je vais au salon, dit Robert. Tu viens Alex ?

— Non. Je retourne chez les Grecs.

— Viviane, vous venez ?

— Je vais aller acheter quelques cartes postales pour envoyer à des amis.

— Alors, je vous laisse.

Il se leva et s'adressant à la femme marmotta :

— Méfiez-vous, cet homme est dangereux.

Il nous quitta en me faisant un clin d'œil. Madame Delange remit ses lunettes et susurra :

— Vous êtes donc un homme dangereux ?

— Robert ne sait pas quoi raconter pour se rendre intéressant, dis-je en ricanant.

Nous restâmes silencieux quelques instants. La blonde tourna la tête vers la porte d'Amont. J'en profitai pour jeter un œil sur ses cuisses. De jolies cuisses légèrement bronzées. Je commençais à l'imaginer sous la douche, lorsqu'elle me demanda :

— Vous auriez aimé participer au salon ?

D'un geste de la main, je lui fis comprendre que je ne voulais pas parler de ce sujet.

— Excusez-moi.

— Ainsi vous êtes l'épouse d'André.

— J'ai cette chance, répondit-elle en souriant.

— Oh ! c'est lui qui a beaucoup de chance ! m'exclamai-je.

Elle retira ses lunettes et ses yeux magnifiques se posèrent sur mon visage.

— Comment pouvez-vous savoir ? dit-elle lentement, presque à voix basse. Vous ne me connaissez pas.

« Avec les cuisses que tu as ! » pensai-je.

— Mais... Vous... Je... balbutiai-je comme un pauvre débile.

Incroyable ! Je n'arrivais pas à parler. Moi, dont l'éloquence est légendaire, je ne pouvais plus prononcer une phrase intelligente ! Heureusement, cette incapacité disparut bien vite.

— Je pourrais peut-être vous offrir un autre rafraîchissement ? proposai-je.

Elle baissa les paupières et consulta sa montre.

— Les dédicaces s'arrêtent à quelle heure ?

— Pas avant dix-huit heures.

— Alors, j'accepte votre offre.

Je fis un signe au garçon qui, quelques minutes plus tard, nous apporta les boissons commandées.

— C'est son premier roman à votre mari ?

— Oui, il est content.

— Vous aussi.

— Bien sûr ! J'aime que mon mari soit heureux.

Incontestablement, les Delange étaient un couple très uni. J'allais donc avoir beaucoup de difficultés pour amener cette beauté, là où je voulais qu'elle vienne... C'est-à-dire dans mon lit. « Mais tu y arriveras », pensais-je en sirotant mon soda.

— Il a eu des moments de découragements, ajouta-t-elle. J'aurais pu le laisser dans sa désespérance. Mais je l'ai encouragé et aujourd'hui... Le Salon d'Etretat...

— C'est Austerlitz !

Elle se mit à rire et susurra :

— J'espère qu'il ne connaîtra pas Waterloo.

Et sa jolie main se posa sur mon bras. Oh ! Pas longtemps ! Deux secondes, mais ce laps de temps fut suffisant pour me faire frissonner. « Toi aussi je vais t'en faire connaître des frissons, pensai-je. Le grand frisson ma belle. » Nous discutâmes littérature. Elle semblait érudite et connaissait toutes les œuvres de Guy de Maupassant. Bien sûr comme tous les auteurs (nous sommes un peu égotistes), j'en profitai pour parler de mon dernier livre. Combien de temps dura notre conversation ? Je ne sais pas. Cette jolie femelle me faisait oublier les minutes. Quand il fait beau les Cauchois disent : « ça peut pas durer ; va pleuvoir. » Ils ont raison ! Robert Malet arriva.

— Vous êtes encore là ! s'écria-t-il.

— Ecouter Monsieur de Boisville est un ravissement, répondit Madame Delange.

— Je vous ai pris tous les deux en photo. Cela ne te dérange pas Alexandre ? (Je ne répondis pas.) Le salon va fermer.

— Déjà ! Alors, je retourne auprès de mon époux.

La jolie blonde se leva, me regarda en souriant et murmura :

— Je suis contente d'avoir fait votre connaissance.

Elle se retourna aussitôt et de sa démarche chaloupée s'éloigna.

— Elle est sympa, hein ? dit Robert en s'asseyant en face de moi.

— Belle croupe ! Que fait-elle dans la vie ?

— Elle s'occupe amoureusement de son mari.

— Oui mais... Elle travaille ?

— Tu veux t'acheter un porte-jarretelles ? Elle a une boutique de lingerie féminine au Havre. Tu veux l'adresse ?

— Cette fille ne m'intéresse absolument pas, répondis-je en me levant.

— Serais-tu tout à coup, frapper d'anaphrodisie ?

— Imbécile !

Nous nous quittâmes.

Il me fallait remonter la falaise. Ascension pénible pour moi ; je mange trop et à part les galipettes avec les dames, je ne fais jamais de sport.

Arrivé au sommet, légèrement essoufflé, je m'assis sur les marches de la petite église et contemplai une énième fois le panorama. Tout à coup, la porte d'Aval et l'Aiguille furent entourées par la brume et disparurent complètement. J'eus une hallucination. Dans ce brouillard de mer apparut le visage de Madame Delange. Je le voyais parfaitement : la blondeur de ses cheveux, son regard bleu pâle et son merveilleux sourire.

A cet instant, je l'avoue, j'aurais aimé que cette femme soit près de moi, me donne la main et me murmure : « J'ai envie de toi. »

Rentré chez moi, je bus un verre de Pommeau et m'installai à ma table de rêveries. C'est ainsi que je surnomme mon bureau. Il me fallait écrire un nouveau roman. Le personnage principal ; évidemment Madame Delange. Cette femme (que je nommais Madame Gabriel), rencontré au cours d'une soirée mondaine un écrivain célèbre et tombait follement amoureuse. Physiquement